



A LONESOME COW-BOY

Il y a ceux qui naissent journalistes. Et puis il y a ceux qui sont nés pour être patrons de presse mais restent toujours en quête d'une aventure. Comme Jamil Mroué qui, après avoir fait le nouveau Hayat, s'apprête à relancer le Daily Star à Beyrouth.

JAMIL MROUÉ EST UN NOM PEU CONNU du public. C'est pourtant l'un des grands hommes de la presse arabe. On lui doit, en effet, l'événement le plus marquant de l'histoire du journalisme arabe en cette fin de siècle: la renaissance du Hayat, premier quotidien dans le monde en 1988 à être entièrement mis en page sur Macintosh et premier journal arabe à forcer le cercle des grands médias internationaux.

Mais le Hayat, Jamil Mroué en porte aujourd'hui le deuil. Forcé par son partenaire saoudien, en 1990, à céder le titre en location, il est maintenant amené à vendre ses parts, de même que ses frères Karim et Malek. Ce qui amène certains de ses amis à lui dire: «*Abou Khaled a tué ton père et Khaled t'a pris ton journal*».

Abou Khaled, c'est Nasser, dont les services avaient commandité l'assassinat de Kamel Mroué. Quant à Khaled, il s'agit du prince-général saoudien, commandant en chef nominal des troupes coalisées contre l'Irak pendant la guerre du Golfe, partenaire dormant de la société éditrice du Hayat avant de se découvrir des ambitions de magnat de la presse.

Kamel Mroué fut, avec Ghassan Tuéni, Michel Abou-Jaoudé et Saïd Freiha, l'une des plus grandes figures de l'âge d'or de la presse libanaise. Après avoir commencé sa carrière au *Nahar* de Gebran Tuéni, il a voulu fonder son propre journal, le *Hayat*, qui deviendra, au bout de quelques années, le plus influent de Beyrouth. Le plus présent dans le monde arabe aussi. Car Kamel Mroué était au centre d'un réseau de relations très étendues qui se nourrissait des idées du nationalisme arabe. Ou plus exactement d'une certaine conception du nationalisme arabe. Une conception qui, après l'avoir conduit à s'opposer aux Britanniques — et à se réfugier en Allemagne où il vivra la Seconde Guerre mondiale —, l'amènera à se rapprocher des mêmes Britanniques par le biais des Hachémites, dont il était très proche. Cela le mettra en contradiction avec l'autre conception du nationalisme



arabe qui avait le vent en poupe dans les années 50 et 60: le nassérisme. Ami des Hachémites puis des Saoudiens, Kamel Mroué devient le pourfendeur quotidien de Nasser, mais aussi un pivot des cercles d'opposition au nassérisme. La querelle finit dans le sang: le 16 mai 1966, Kamel Mroué est abattu à Beyrouth à l'instigation d'un certain Ibrahim Koleilat — le futur chef des Mourabitoun —, qui était l'un des relais locaux des services égyptiens.

Jamil Mroué n'a que seize ans quand son père est assassiné en 1966. Début d'un itinéraire en zig-zag entre le Liban, où il apprend à administrer un journal, et les États-Unis où, plus d'une fois, il est allé fuir ses désillusions en solitaire, jusqu'à se faire cow-boy dans un ranch du Montana! Au total, il lui faudra attendre plus de deux décennies pour prendre véritablement en main l'héritage paternel. À ce moment-là, ledit héritage n'est plus qu'un nom tombé dans l'oubli. Pour l'en exhumer, on ne peut pas se contenter de reprendre la parution du titre, il faut voir grand. Jamil Mroué inventera donc le journal arabe des années 80. Seuls liens avec le premier *Hayat*: le logo, la devise, et quelques signatures.

Pour le reste, Jamil Mroué crée à partir de Londres un quotidien totalement neuf, avec des ambitions inédites pour la presse arabe. Il constitue son équipe essentiellement avec des transfuges du *Nahar* (Georges Semaan, Khaïrallah Khaïrallah, Abdel-Wahab Badrakhan...) et du *Safir* (Hazem Saghié, Walid Nuwayhed...). Surtout, il monte un réseau de correspondants à travers le monde. Lancé en décembre 1988, le *Hayat* est alors le seul journal du monde arabe où les dépêches d'agence occupent une place minoritaire par rapport aux articles maison. Approche gratifiante pour les journalistes comme pour les lecteurs. Ceux qui ont suivi, par exemple, l'évolution de la pérestroïka dans le *Hayat*, notamment à travers les articles de Karaman Karadaghi, n'auront rien à envier à ceux qui avaient *Le Monde* ou le *New York Times* à leur disposition. Idem pour la construction européenne ou la politique intérieure américaine. Et, dans la couverture des affaires arabes, les correspondants du *Hayat*, sauf évidemment en Arabie saoudite, découvrent une liberté de ton qui était l'apanage de la presse beyrouthine d'avant-guerre. À quoi s'ajoutent une section culturelle et des pages de réflexion que cet «*homme de droite qui aime bien les gens de gauche*», comme il se définit en plaisantant, ouvre à tous les débats du monde arabe.

À cette équipe, il manque encore un vrai directeur de la rédaction. Jamil Mroué, qui a essayé en vain de faire venir Joseph Samaha, n'entend pas jouer lui-même ce rôle. Pourtant, il suit de près son équipe, depuis le jogging du matin, où il entraîne les moins paresseux, jusqu'au verre d'après-bouclage. Ses deux cadets sont aussi de la



partie: Karim (né en 1958), architecte de formation, à la fois à la maquette et au sein de la rédaction et Malek (né en 1960) à l'administration. Le schéma familial prévoit à terme que Karim deviendra editor et Malek *manager*, Jamil devant rester *publisher*, pour employer la terminologie anglo-saxonne que les Mroué, éducation oblige, affectionnent.

Le sort et Khaled ben Sultan en décideront autrement. Moins de six mois après le lancement, le partenaire saoudien impose la désignation de Jihad Khazen, un ancien du *Daily Star*, à la direction du journal. Cruelle ironie, cela se passe le 16 mai 1989, le jour anniversaire de l'assassinat de Kamel Mroué. Karim et Malek restent cependant au journal. Mis à l'écart, mais pas totalement, Jamil s'attelle, lui, à un nouveau projet qui serait lié au *Hayat*, un quotidien économique panarabe auquel il entend donner le nom sans complexes *d'al-Mâl* (L'Argent). Sur ce intervient l'invasion irakienne du Koweït. Le prince-général tire profit de la tension régionale pour compléter la mise à l'écart des Mroué. Le 15 août 1990, les trois frères doivent laisser le titre en location pour vingt ans. Clause spéciale: Jamil n'aura pas le droit de travailler dans tout ce qui peut se rapporter à la presse pour une période de deux ans.

Rebondissement (et épilogue?) fin 1995: le prince Khaled ne veut plus investir à fonds perdus et, quitte à financer un journal qui reste déficitaire, il préfère acheter le titre plutôt que de l'avoir en location. Les Mroué n'y sont pas hostiles. Pour eux aussi, il faut savoir mettre fin à une histoire qui, on le conçoit, ne fut pas sans amertume.

Sur cette histoire, Jamil Mroué se refuse toujours à donner son véritable sentiment. Il lâche une phrase sibylline: «*C'est vrai qu'il est rare de trouver des gens dans le monde arabe qui acceptent de dépenser leur argent pour faire oeuvre de civilisation, mais on ne peut pas faire oeuvre de civilisation sans professionnalisme.*» Manière de dire, peut-être, que le *Hayat* n'est plus ce qu'il a été. Ou qu'il n'est pas ce qu'il aurait pu devenir.

En tout cas, Jamil Mroué cherche à prendre la chose avec sérénité. Sans réussir à cacher totalement une certaine mélancolie, il a pris le parti de ne plus penser au *Hayat*. D'ailleurs, il a déjà la tête ailleurs, et le réaliste qu'il est — jusqu'au cynisme parfois — a gardé assez de folie pour se lancer dans une nouvelle aventure. Ce sera le *Daily Star*, l'autre titre reçu en héritage qu'il va relancer à Beyrouth, pour la deuxième fois depuis l'arrêt de sa parution en décembre 1975 — la première tentative a eu lieu en 1983. Le pari n'est pas sans risque. Mais l'on peut être assuré que, du point de vue professionnel au moins, le *Daily Star* s'entourera de toutes les garanties de qualité. Les principaux responsables de la rédaction, des journalistes anglais, ont déjà été engagés, et la maquette est en cours de conception à Londres.



Le numéro 1 est annoncé pour le mois d'avril, et l'on s'impatiente déjà. Car, dans la grisaille d'une presse quotidienne encore trop frileuse, la folie solitaire de Jamil Mroué ne peut faire que du bien.

«Quand mon père a été assassiné, j'avais seize ans. Je connaissais déjà un peu, sinon le métier, du moins son odeur. Lorsque j'avais eu onze ans, en 1961, mon père m'avait fait cadeau d'une salopette et j'étais aller travailler pendant les vacances à l'imprimerie de Walid Tuéni. Je nettoyait les machines pour cinq livres par semaines. J'ai remis ça les étés suivant. Dès que venaient les vacances, j'allais travailler chez Walid Tuéni puis à l'imprimerie du Nahar, quand il en a pris la direction. Je savais donc ce qu'était qu'une imprimerie. J'étais aussi imprégné de politique. Dans cette période, le Hayat était le premier journal de Beyrouth, par l'influence qu'il exerçait. Mais il ne se focalisait pas sur Liban, il se plaçait à l'échelle du monde arabe. Par exemple, je n'ai que très rarement vu Pierre Gemayel chez nous, peut-être deux fois. Mais je voyais souvent des personnalités arabes de premier plan, des ministres, des Premiers ministres même. Le futur roi Fahd, j'ai dû l'apercevoir au moins vingt fois chez mon père.

À la mort de mon père, j'ai commencé à aller au journal, souvent après l'école. Un peu plus tard, en 1969, j'ai travaillé au secrétariat de rédaction, auprès de Abdel Ghani Mroué. Cette année-là, je devais participer à mon premier voyage comme journaliste pour couvrir la conférence islamique de Rabat. Mais nous avons eu un problème de correspondance à l'aéroport de Paris et je n'ai pas été jusqu'au bout.

Pendant toute cette période qui va de 1967 à 1970, je vivais dans la schizophrénie. Au journal, alors très à droite, je voyais les gens qui réprimaient les étudiants avec qui j'étais le reste du temps et, à l'école, puis à la fac, je voyais comment le mouvement étudiant était encadré. Des deux côtés, j'ai perdu toute illusion, et je suis allé travailler aux États-Unis, à Charlotte.

Je suis revenu à Beyrouth en 1972. Ma mère dirigeait le Hayat et le Daily Star depuis six ans. J'ai pris en main l'administration. Six mois plus tard, j'ai commencé à m'occuper du Daily Star. Mais comme j'étais classé "communiste", il m'était interdit de jouer un rôle dans la politique du journal. Je me suis donc contenté d'apprendre comment fonctionnait la mécanique. Expérience finalement utile, malgré la frustration. J'en ai retenu que ce ne sont pas les machines qui font la presse. Si on ne peut pas assurer l'atmosphère intellectuelle et émotionnelle propice à la création, les machines ne servent à rien.

Le Hayat a interrompu sa parution en mars 1976, au moment de la reprise de la guerre. Le Daily Star, lui, ne paraissait plus depuis décembre 1975. J'étais alors en charge, mais je n'avais aucune envie



d'adhérer à quelque faction que ce soit pour faire survivre le journal. Je ne voulais pas d'un revenu politique. J'étais persuadé qu'on était parti pour vingt ans de guerre et que, si on voulait continuer à publier le journal, il fallait tout vendre au Liban et s'en aller ailleurs. La famille n'était pas d'accord. Et puis, il était impossible de trouver les fonds nécessaires. Je me sentais nu, parce que je n'avais pas le savoir-faire financier et parce que je n'avais pas d'expérience pour me montrer utile.

Après la suspension forcée du Hayat, la famille est allée à Amman où nous étions les hôtes du roi Hussein. J'y ai passé cinq mois avant d'aller à Harvard, grâce à une bourse du roi. Là, j'ai vécu une année formidable mais aussi très troublante en suivant un programme pour journalistes du monde entier auquel on avait donné le titre de "A Dubious Experience". Et, de fait, on en sortait plein d'interrogations sur cette profession.

Pendant l'accalmie de 1977, je suis revenu à Beyrouth pour tenter de relancer le Hayat. Mais il n'y avait pas moyen. Je suis donc reparti. Après un crochet par Amman, je me suis retrouvé aux États-Unis. Avec cent dollars en poche. Et là, je suis allé faire le cow-boy dans un ranch du Montana, pendant deux saisons. Mais c'était trop dur, j'ai raccroché et, grâce à un camarade de promotion de Harvard, j'ai été engagé par Time-Life Books. J'étais basé à Amsterdam où je m'occupais de lancer une collection de livres en arabe. Mais ça a tourné court: j'étais retourné au Liban pour l'enterrement de ma grand-mère, en juin 1982, quand l'invasion israélienne a commencé. J'y suis resté.

J'ai choisi de relancer le Daily Star après l'invasion parce que ça me semblait plus facile que le Hayat. En plus, il y avait l'ambiance américaine du fait de l'engagement des États-Unis au Liban et de la présence des Marines. Nous avons duré deux ans. Entre-temps, j'ai fait l'expérience du règne des milices. L'affaire s'est soldée par une perte sèche et je suis reparti pour les États-Unis en 1985. Cette fois-ci avec l'intention de m'y établir. J'ai fait toutes les formalités pour obtenir la Green Card, mais au dernier moment quelque chose m'a retenu. Et j'ai décidé qu'il fallait faire paraître le Hayat. Je suis allé m'installer à Londres où j'ai entrepris une étude de faisabilité puis la réalisation de la maquette avant de commencer à frapper aux portes. Après mon départ du Hayat, j'ai vécu à Washington où j'ai essayé d'observer de près le processus de prise de décision. J'ai beaucoup réfléchi aussi à la manière de faire du journalisme dans la période qui allait s'ouvrir après la paix.»

Samir Kassir



Id-Reference	96-Pr-000804
Media (Support)	HC
Title	A Lonesome Cow-Boy
Subtitle	
Section	Mixed media
Language	Français
Source	L'Orient-Express
Page	76 – 77
Date	No 3, Février 1996
Author	Samir Kassir (S.K)
Co-Author	
Keywords	
Persons	Jamil.Mroué – Karim.Mroué – Malek.Mroué – Kamel.Mroué – Georges.Semaan – Khaïrallah.Khaïrallah – Abdel.Wahab.Badrakhan – Mazen.Saghié – Walid.Nuwayhed – Gebran.Tuéni – Ibrahim.Koleilat – Michel.Abou.Jaoudé – Karaman.Karadghi – Joseph.Samaha – Saïd.Freiha – Khaled.Ben.Sultan - Jihad.Khazen – Ghassan.Tuéni
Locations	Liban – Beyrouth – Irak – Etats.Unis – Londres – Arabie.Saoudite – Koweït – Allemagne
Dates	1988 – 1990 – 1966 - .. :12:1988 – 16:05:1989 – 16:05:1966 – 15:08:1990 – 1995 - .. :12:1975 - 1983
Themes	Liban – journaliste – presse – Hayat – Daily.Star – Beyrouth –Jamil.Mroué – presse.arabe – histoire.journalisme.arabe – assassinat.Kamel.Mroué – geurre.Golfe – prince.général.Saoudien – Nahar- Safir – transfuges.Nahar.Safir – évolution.pérestroïka – Monde – New.York.Times – politique – intérieure.américaine – Arabie.Saoudite – presse.Beyrouthine.avant.guerre – monde.arabe – Karim.Mroué – Malek.Mroué – les.Mroué – Frères.Mroué – partenaire.Saoudien – Prince.Khaled.Ben.Sultan – quotidien.économique.al.Mâl – invasion.irakienne.koueït - presse.libanaise – nationalisme.arabe.nassérisme – Hachémites – Kamel.Mroué – Saoudiens – Mourabitoun – services.égyptien – Britanniques – second.guerre.mondiale
Subject	



L'ORIENT-EXPRESS
Février 1996